

dîne à la table du gauleiter de Pologne, et raconte ce qu'il a vu. Pour arriver à cette conclusion, notamment, tellement géniale, et que seul un écrivain pouvait atteindre : les nazis sont des gens qui ont peur. Eh oui, comme Omar Sheik. Lui aussi est quelqu'un qui a peur et sa barbarie découle, au moins en partie, de là. Peur du sexe, du corps féminin, de l'impureté du monde.

M. L. – J'ai l'impression que c'est un livre qui regarde vers l'Amérique. Il y a quelques mois, le magazine « Vanity Fair » vous a consacré un long portrait. Le Courrier des lecteurs, le mois suivant, trahissait des réactions éberluées. Ils avaient l'air de vous prendre pour un mélange d'Al Pacino, de Jean-Paul Sartre et de GI Joe. Un modèle d'intellectuel inconnu à Washington ?

B.-H. L. – Je ne sais pas. Il est vrai que j'ai toujours des modèles en tête et que, cette fois-ci, ils étaient plutôt anglo-saxons. Les romans de John Le Carré, le livre de Norman Mailer sur Lee Harvey Oswald. Ces jeux de

« C'EST UN LIVRE SUR LA GUERRE, LA PEUR, LE TRAGIQUE DE L'EXISTENCE, QUI TRAITE DE L'EFFROI. IL ANNONCE DES TEMPS DE VIOLENCE, DE GUERRES INTESTINES, D'ÉMEUTE GÉNÉRALISÉE, D'ÉTAT DE SIÈGE PLANÉTAIRE. DES SURLÉNDEMAINS QUI DÉCHANTENT. »

poupées russes, d'énigmes encastrées. Il est vrai aussi que « Qui a tué Daniel Pearl ? » a été écrit par un Français, donc depuis un horizon pour eux inattendu. C'est ce que l'on dira, peut-être.

M. L. – Si on lit entre les lignes, on a le sentiment que ce livre sur la mort d'un fils est aussi une lettre à un père disparu.

B.-H. L. – Au départ, c'est un livre sur la guerre, la peur, le tragique de l'existence. D'autres motifs profonds, pour moi essentiels mais non programmés, ont pu surgir. Des dettes qui ne sont pas acquittées.

M. L. – Des dettes ?

B.-H. L. – Mais oui. Vivre, c'est être en dette. Dans le fait même d'exister, il y a cette dimension de dette, cette idée que nous devons quelque chose au monde. Et cela est encore plus vrai quand on a « reçu » un peu plus que d'autres... Sartre disait cela. C'était même sa définition du salaud : quelqu'un qui croit que ce qu'il est lui est dû. Eh bien, voilà. Dans les relations avec les autres, les inconnus et les proches, la femme que l'on aime, les amis, on n'est jamais tout à fait justifié, on a sans cesse à se justifier d'être. C'est ainsi, en tout cas, que je vois les choses. Tout le problème, à partir de là, étant, bien entendu, de le faire de façon positive, ironique, éventuellement joueuse. Penser la dette sans ressentiment, c'est,

pour moi, l'une des questions existentielles les plus importantes.

M. L. – On relève souvent chez vous une dimension guerrière, tactique, une façon d'entrer en campagne.

B.-H. L. – Vous connaissez la lettre de Flaubert à Baudelaire, avant la parution de l'un de ses romans : « Je prépare mes batteries et mes affûts. » Un écrivain, bien sûr, croit à la justice immanente. Il croit que ses livres s'imposent par eux-mêmes. Mais enfin, il ne faut pas non plus être angélique. Il y a le ressentiment des autres, la malignité, la haine. Et, contre cela, il faut bien des contre-feux, de la stratégie, un minimum d'art de la guerre.

M. L. – Il y a un lieu commun sur vous, que l'on lit ici et là : « Il est riche, beau, intelligent, brillant. » Vous avez remarqué que l'adjectif « riche » est toujours placé en tête ?

B.-H. L. – Cela en dit long sur l'échelle de valeurs de ceux qui écrivent ça. Ce n'est pas la mienne. Mais bon. Comme on

ne peut pas se dépêtrer des images projetées, il faut avancer. Les clichés, les marionnettes, tant pis.

M. L. – Mais quand votre effigie est installée au musée Grévin, vous passez du côté des statues ?

B.-H. L. – À tout prendre, je préfère cette caricature-là à d'autres. C'est une figure de cire, fragile, précaire. Un coup de chaleur, et elle se liquéfie. Un caprice du directeur du musée, et elle file en enfer. C'est une statue sympathique, si vous voulez. Presque aussi périssable que son modèle. Un clone sans orgueil.

M. L. – Vous avez une façon assez inimitable de mélanger les mondes. Vous connaissez Salman Rushdie et Christian Louboutin, vous pouvez diriger Lauren Bacall au cinéma et dialoguer dans « le Point » avec José Bové. C'est le grand écart ?

B.-H. L. – Je crois que c'est surtout ma version à moi de la phrase de Barrès, à la fois écrivain et député : « Comme on ne peut pas écrire tout le temps, il faut aller à la Chambre l'après-midi. » Une manière de vivre plusieurs vies en une. La vie est longue en fait. Il y a de la place dans une vie pour plusieurs temps. Alors, vous avez les vies successives magnifiques, comme Rimbaud. Mais il y a les vies simultanées, et

ce n'est pas mal non plus. Lévy, ça peut aussi s'écrire « les vies ». Peut-être est-ce ma façon d'habiter mon patronyme ?

M. L. – On a le sentiment que vous êtes souvent absent de Paris.

B.-H. L. – C'est vrai que j'aime voyager. J'aime l'ubiquité méthodique. Et puis, il y a ma très grande difficulté à travailler à Paris. J'aime trop le macadam de Paris pour y avoir envie du sacerdoce ingrat qu'est tout de même l'écriture. « Qui a tué Daniel Pearl ? » a été écrit au Pakistan, en Inde et à Saint-Paul-de-Vence.

M. L. – Que savez-vous aujourd'hui que vous ne saviez pas en 1977 ? Et avez-vous envie d'apporter des correctifs au parcours ?

B.-H. L. – Bizarrement, j'en sais un peu plus, mais pas beaucoup plus. Je vieillissais évidemment, mais en me sentant contemporain de celui que j'étais il y a vingt-cinq ans. Et je n'ai pas envie, non, de raturer quoi que ce soit. Ni dans ma vie personnelle ni dans mon parcours intellectuel.

M. L. – Si votre maison brûlait, qu'emporteriez-vous ?

B.-H. L. – Le manuscrit en cours.

M. L. – Est-ce qu'un monogame, c'est quelqu'un qui ne séduit plus les femmes ?

B.-H. L. – C'est quelqu'un qui se défend de les séduire.

M. L. – État présent de votre esprit ?

B.-H. L. – Mélancolique et inquiet par rapport au monde vers lequel nous allons, qui est très différent de ce dimanche éternel dans lequel nous pensions entrer à la chute du communisme. D'ailleurs mon livre traite de l'effroi. Il annonce des temps de violence de guerres intestines, d'émeute généralisée, d'état de siège planétaire. Des surlendemain qui déchantent.

* « Qui a tué Daniel Pearl ? », éditions Grasset.



repères

Normalien, agrégé de philosophie, écrivain, journaliste et cinéaste, Bernard-Henri Lévy affine, d'année en année, la figure de

l'intellectuel engagé. Volontiers provocateur, il ne craint pas les feux médiatiques. Chargé de mission pour la France en vue de la reconstruction d'un Afghanistan libre, en février 2002, il a publié un rapport sur le sujet à la Documentation française.